

PAS DE QUARTIER !

AMBIGUÏTÉ n.f. 1. Présent une seule fois *hic et nunc*, le réel ne se représente pas ; le langage fera l'impossible : dire le singulier par des mots ambigus. (...)
2. Au mieux les mots diront leur impuissance à rendre le réel. (...)

Marc-Emile Thinez, Dictionnaire *de trois fois rien*

Dans un long souffle de mots embués, *Grumeau* nous parle de la découverte, toujours contingente, de l'inconsistance du langage – quand sa vapeur se condense soudain sur les vitres du réel et qu'on n'y voit plus rien. Quand nos images ne montent plus comme des vagues à l'assaut des choses mais qu'elles retombent en flaques sur la scène du langage, dans ce petit théâtre d'ombres errantes que sont les mots que nous lançons sur le monde. C'est alors que ça se met à patauger : ça hésite, ça bredouille, ça bafouille, ça trébuche dans la langue et ça finit par se taire devant le fiasco des mots et des choses qui soudain ne s'emboîtent plus – comme dit le narrateur : « le langage apparaît soudain déboîté, indocile, roulant dans son étui. » Bienvenue au cœur de l'existence, là où rien ne marche. Ce désenchantement que nous avons tous éprouvé un jour devant le sol glissant, vacillant, fracturé, éboulé du langage fut la première chose qui me vint à l'esprit en sortant de ce cabaret de mots et d'images. *Grumeau* est le roman inachevé d'un rêve qui s'achève : le rêve partagé par deux amis d'enfance d'attraper les choses d'un coup de langue bien tendue, comme un lasso qui claque dans l'air. « Dans les westerns, le lasso vole vers sa proie, il est souple et rapide comme elle, semblable aux images que nous lançons sur les choses pour les ramener vivantes ». Mais quand l'un de ces deux cow-boys du langage troque son cheval contre un transpalette, ce rêve tombe en disgrâce – c'est la vie : le langage des adultes, ce lourd filet plombé, lui a volé son Far-West.

Pourtant, *Grumeau* ne se réduit pas à l'expression romancée d'un désenchantement et de la perte de la foi qui s'ensuit – la foi dans la capacité d'inventer un langage qui puisse capturer le vivant par des images rapides comme des balles, capables de saisir au vol l'insaisissable. Si c'était le cas, l'auteur aurait conservé son premier titre, *Lasso*, à ce roman inachevé. *Grumeau* propose une allégorie plus radicale encore de ce théâtre d'opérations langagières qu'est l'existence, à savoir que rien ne résiste à l'expérience du réel – aucun idéal, aucune illusion, aucun mot, aucune image : l'expérience du réel est toujours une expérience du désastre. « Le langage est un pays en guerre » dit le narrateur. C'est une guerre permanente contre le réel, oui. Or le réel est un adversaire sans foi ni loi : il ne fait pas de quartier. L'expression nous vient du langage maritime – plus précisément, du vocabulaire de la piraterie au XVIII^e siècle : elle fait référence à cette partie du bateau où les marins pouvaient se reposer ou se faire soigner en cas d'attaque, ce lieu de retraite et de sécurité qu'on appelait le *quartier de sauveté*. Dans cette zone neutre, les combats étaient interdits par l'ensemble des armées navales ;

seuls les pirates ne respectaient pas la règle martiale et partaient à l'abordage avec la ferme intention de n'épargner personne : *Pas de quartier !* C'est la seconde lecture qui m'est venue à l'issue de cette bataille, observée du haut des gradins que sont les pages de ce roman inachevé : le cabaret de mots et d'images que le narrateur tâche en vain de maintenir à flot est le quartier de sauveté du langage qu'il partageait avec Grumeau. Ses frêles planches tendues sur l'abîme entre les mots et les choses se sont disjointes, son chapiteau s'est effondré et, tandis que « les eaux de la servitude montent lentement » côté jardin, l'image risquée par le narrateur s'évapore côté cour. Le réel – ou, à tout le moins, une certaine approche du réel par un autre langage – a ratiboisé *l'ancien quartier* de sauveté. Dans une pantomime gesticulatoire, Grumeau oppose désormais un silence lourd et hostile à la dernière balle catapultée par son ami. A douze mètres de hauteur, dans l'entreprise LEBARON, les choses ne se balancent plus dans leurs noms : elles se rangent bien à leur place dans l'ordre de la domestication marchande de la vie. De ce pas résigné des pèlerins qui s'en reviennent, le cariste a pris ses quartiers d'hiver dans la langue poisseuse des manutentionnaires du monde : ce langage de nominettes qui veut *adhérer* à la réalité, ce langage de contremaître où aucune image bondissante n'est plus admise à la circulation, ce morne entrepôt de vocables dévitalisés où seules les marchandises ont le droit de circulation – car dans le cirque du monde qui se répète indéfiniment, on ne sort de la guerre du langage que par la *Pax Mercatoria*.

Le narrateur n'en démord pas, cependant, lui qui continue de *chercher la petite bête* : celle qu'il tente en vain de faire crapahuter dans cette image qu'il adresse à son compagnon pour le ramener aux joutes aériennes du langage, à la vie volatile de l'esprit – mais « Grumeau manque d'air », justement, « pour porter les *vestiaires de hamsters* ». Ces animaux « à la vie simple et incompréhensible comme des légendes » donnent à cette allégorie la dimension d'une fable. Quelle en serait alors la morale ? Partons d'une observation : tout au long de cette épopée tragicomique, le langage oscille sans cesse entre les états liquide, gazeux et solide. Dans la bouche du narrateur, l'état liquide est l'élément naturel du langage – l'auteur ne s'appelle pas Rivière pour rien. Comme l'air et l'eau, le langage est un fluide : « c'est la condition pour que les choses puissent tenir dedans ». Le roman ruisselle ainsi d'images liquides : en été, « les pains de glace fondent sur les trottoirs de la ville », laissant « descendre des filets d'eaux dans les rides du bitume » ; en automne, « les métaphores se perdent dans la brume au dessus du lotissement » ; en hiver, le nouveau quartier n'est plus qu'« écoulements de buées aux fenêtres », « suintements de façades » ou « gouttières morveuses », les maisons sont « des pains de mie humides dans le brouillard ». « Les phrases flottent », « les eaux de la servitude montent », « les conversations coulent » et « tout ça finira en glissades détrempées ». Quand le langage passe à l'état gazeux, c'est que le réel se fait impétueux et enveloppant – « Tout voulait dire Nadia et Nadia voulait tout dire. Je ne m'en sortais plus. Son nom se jetait tout d'un coup sur l'étagère ou sur ma mère, se mélangeait à mon écharpe ou tournoyait dans ma timbale, c'était un gaz » – voire soudain très menaçant : « *Workflow, contrôle qualité, traçabilité, souplesse réactivité*, ou encore des vocables tels que *conseilsuivi, expérienceclient* dégageaient un gaz mortel autour d'eux (...) C'est

dans ce gaz irrespirable qu'on allait découper son profil sur le *marché du travail* ». Mais c'est quand il fige le langage à l'état solide que le réel signe sa victoire et l'arrêt du jeu – quand les choses sont *cuites* « comme un petit crabe dans une moule ». Ainsi de l'obstruction inopinée d'un *vestiaire de hamsters* en travers de la gorge de Grumeau. Soudain, entre les deux amis, « les mots n'échangent plus leurs costumes » dans les coulisses du langage à l'arrière de la scène de leur cabaret de mots et d'images. Le grumeau, cette petite boule formée par un liquide coagulé (langage) ou une substance pulvérulente (image) mal délayée est le pire ennemi des pâtes fluides, comme la vie : si on n'y prend garde, soudain *ça* se solidifie, les galeries du langage se rétrécissent, un épais mastic durcit en nous qui empêche la déglutition des images qui sont alors traînées hors du langage. « L'incorporation est le fin mot du réel ! », dit Grumeau – et les Sorbéliens le savent, qui en meurent. La morale de la fable est donc peut-être bien la suivante : si le réel est cette miction en état de pétrissage perpétuel, si la vie est une pâte dont la viscosité augmente sans cesse, le seul moyen d'empêcher la coagulation des images et la pétrification des choses est de maintenir le langage à l'état liquide, pour qu'il reste cet élément « supraconducteur ». Les mots ne peuvent que tourner autour du réel – comme on tourne autour du pot. Ils ne peuvent qu'en épouser les contours avec plus ou moins de grâce, d'habileté, de fluidité – de maladresse et de comique, aussi. Diluez, pétrisseurs, diluez ! Faites donc que l'image ne cesse de palpiter, de frétiler comme un poisson dans le mot qui la porte ! Car seules les images font saliver les mots, ce qui leur permet de tisser ces filaments mobiles si ténus qui les relient, toujours provisoirement, aux choses. Là est la seule issue pour réenchanter notre désenchantement : sauver, par le langage, quelque chose de cette allégresse perdue dans le langage. C'est une tâche infinie, à remettre incessamment sur le tapis de la langue dans lequel on se prend nécessairement les pieds – et c'est la tâche de la littérature, qui ne peut sans doute produire que des romans inachevés. Comme le dit l'auteur ailleurs : « La vie n'est supportable que si on la raconte. Ce que j'appelle politique, c'est la nécessité de décrire la vie, de chercher un angle et de dire ce qu'on voit. Cela s'invente forcément dans le sentiment de l'impossible. Il faut réfuter l'état des lieux qu'on nous présente et tenter sans cesse une nouvelle description. » (Alain Rivière, *L'éternel détour*, essai inachevé).

François de Coninck